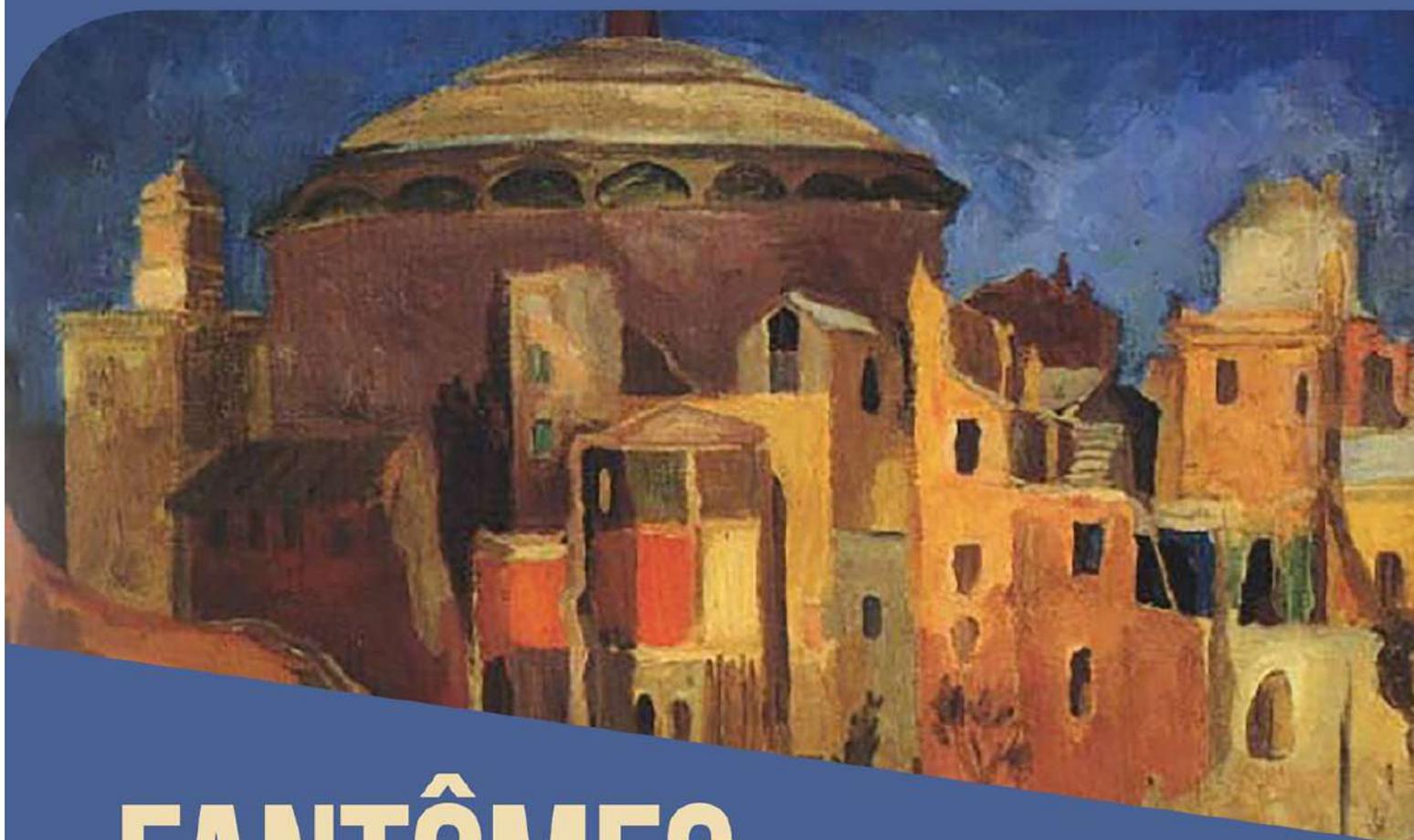


LUIGI

MALERBA



FANTÔMES ROMAINS

ROMAN



GRENELLE



ROMA LIVRES

Luigi Malerba

FANTÔMES ROMAINS

ROMAN

Traduction coordonnée par
LUCIE COMPARINI



GRENELLE

ROMA LIVRES

Collection dirigée par Silvana Cirillo

Comité de rédaction :

Paolo Di Paolo, Filippo La Porta, Tommaso Pomilio,
Philippe Vilain.

Ce livre a bénéficié du soutien de la



Titre original : Fantasmi romani

© Luigi Malerba Estate

Published by arrangement with The Italian Literary Agency

Traduction de l'italien : Laboratoire de Traduction « Passages » de l'UFR d'Études Italiennes de Sorbonne Université.

Traduction coordonnée par Lucie Comparini.

Groupe de traduction : Giorgia Acciari, Elisabetta Aguzzi, Artoise Bastelica, Justine Bavois, Kafia Belaid, Corinne Biadatti Santelli, Luca Bondioli, Marguerite Bordry, Marie Cauquil, Harmony Court, Giulia Di Leo, Amin Ghazal, Lisa Kaputa, Sébastien Lantrade, Jacopo Medeossi, Monica Mele, Lyès Mouaïci, Sonia Ouichene, Hadrien Puech, Corto Rolaz, Martina Russo, Elisa Santanché.

Coordination rédactionnelle : Nathalie Miglierina et Dominique Taralon.

Couverture : Francesco Partesano

Impression : AGL – Rome

2021 © Éditions de Grenelle SAS, Paris

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise, de quelque façon que ce soit et par de quelque moyen que ce soit, sans le consentement préalable de l'Éditeur.

ISBN 978-2-36677-249-4

Dépôt légal : février 2021
(Imprimé en Italie)

Préface

C'est l'imperfection qui produit le récit avec toutes ses articulations, ses surprises, toutes les blessures, les sentiments, les compromis de la vie conjugale. Dans une certaine mesure le rapport conjugal, même dans les cas les plus heureux, prend toujours en compte la présence du compromis, c'est-à-dire une part d'hypocrisie.

LUIGI MALERBA

Fantômes romains, paru en 2006, est le dernier roman de Luigi Malerba, un des écrivains les plus *subtils* du Novecento littéraire italien, qui a expérimenté les styles et les langages les plus divers, a écrit un grand nombre de romans et de récits traduits en plus de 25 langues grâce auxquels il a reçu différents prix. Scénariste et réalisateur de textes pour le cinéma, intellectuel attentif et profond, écologiste convaincu, Malerba, né dans un petit village de la province de Parme, débarqua à Rome dans les années 1950, quand Rome, désormais capitale incontestée du cinéma et des médias, semblait une destination obligée pour les jeunes intellectuels et artistes de toute l'Italie, et pas seulement, qui venaient y chercher fortune. Finalement, Malerba resta à Rome toute sa vie.

Mais la vie en ville ne le satisfaisait pas pleinement et il lui fallait trouver une réponse à sa nostalgie envers la verte tranquillité de la campagne où il avait passé sa jeunesse. Il commença ainsi à chercher un nouveau refuge loin du chaos métropolitain, où passer de longues périodes et écrire ses livres au calme. Il le trouva dans les paisibles collines de l'Ombrie, à côté d'Orvieto, dans la splendide demeure épiscopale du XVIII^e siècle de Settecamini, qui allait inspirer un grand nombre de ses récits et renforcer son intérêt pour l'écologie qui le caractérisa dès ses débuts, dès l'époque du *Serpent cannibale* et du *Saut de la mort* (Prix Médicis étranger 1970).

L'écrivain a mené de nombreuses batailles au nom de l'environnement dans lequel il a vécu : à commencer justement par Rome et la campagne ombrienne, qu'il a défendues avec obstination, dans ses livres comme dans la vie, contre les méfaits d'un progressisme aveugle et malsain.

C'est pourquoi *Fantômes romains* (l'histoire d'un couple romain, Giano, célèbre architecte urbaniste et professeur universitaire, et Clarissa, son épouse, qui racontent les opérations de « manutention » quotidienne de leur précaire ménage bourgeois) est aussi un récit sur Rome au XX^e siècle, sur le cœur intellectuel et mondain de ses quartiers antiques les plus centraux (Trastevere, Campo dei fiori, Governo vecchio...), sur ses banlieues les plus populaires et les plus modernes (des Parioli à l'Eur), et également un projet *utopique* de déconstruction urbaine, faite de *désencombrement* et d'*éventrement*, capable de la transformer en une ville immergée dans la verdure, sans barrières ni gratte-ciels.

Tous les deux infidèles, tous les deux engagés dans une sorte d'« adultère thérapeutique », susceptible de sauver un mariage en apparence libre et sans préjugés, mais en réalité tourmenté par des soupçons, des ressentiments et de la jalousie, Giano et Clarissa, comme des détectives in-

satiabiles, finissent par « fouiller » de façon obsessionnelle chacun dans les relations de l'autre. Et par raconter, de leur point de vue, et avec des stratégies affabulatoires très raffinées, non sans mensonges et pièges qu'ils se tendent à eux-mêmes, leur propre histoire, celle de leur conjoint et des différents personnages avec lesquels chacun a noué des relations. Giano avec Valeria, dénommée *copropriété*, avec une allusion évidente à ses libres mœurs sexuelles et aux nombreux copropriétaires qui lui sont passés dessus et Clarissa avec Zandel d'abord, collègue très raffiné et ami de Giano, et Lucci ensuite, artiste bizarre et impénétrable, à qui elle s'en remet pour essayer d'oublier Zandel, malade et désormais en fin de vie... Les deux conjoints dialoguent avec eux-mêmes, dans des soliloques qui, pour le lecteur, prennent la forme de monologues remplis de questions, un entrelacement hilarant de clés de lecture opposées mais de même crédibilité (ou peut-être peu fiable, à l'inverse ?) : où la fiction et les faits, la paranoïa, les névroses et l'imaginaire défilent sur des plans parallèles et croisés, à la limite de la schizophrénie, mais qui peuvent difficilement se rejoindre, et les différents sujets mentionnés changent de sens, selon qu'ils sont racontés par elle ou par lui. Une joute vertigineuse, « une tarantelle pleine de futilités érotiques et adultérines... », pour utiliser les paroles de Clarissa, mais à laquelle aucun des deux ne veut renoncer...

Le roman finit alors par devenir une subtile et brillante « étude sur les paradoxes de la vie, sur les contradictions des comportements et sur ce que cachent les paroles, jamais complètement innocentes », comme le remarque Paolo Mauri (*la Repubblica*, 3 octobre 2006).

De la jalousie oui, mais pas de drames ; beaucoup d'ironie, nuancée ça et là de tonalités grotesques, de péripéties, d'escarmouches entre les différents personnages qui font partie du jeu – surtout du jeu amoureux – rencontres dues

au hasard et recherchées, désirs inexprimés de confession et hypocrisies, insinuations, paradoxes... À la place du narrateur omniscient, deux premières personnes qui racontent et se racontent. *Monologue extérieur* c'est comme cela que Malerba appelait cette stratégie littéraire de deux voix alternées dont chacune monologue sur sa propre histoire et celle de l'autre, fouillant dans le passé, au sein des rapports qui se sont succédé pendant vingt ans de mariage, divaguant sur les intentions, regardant naturellement chaque scène de son propre point de vue. Et ce n'est certainement pas un hasard si le protagoniste, Giannantonio, est surnommé Giano par sa femme : « Les mauvaises langues disent qu'inconsciemment j'ai affublé mon mari du nom du dieu romain aux deux visages à cause de sa supposée duplicité de caractère et de comportement... ».

Par ailleurs, Malerba se glisse remarquablement bien dans la sensibilité, les élucubrations, les subtilités, dans la profondeur de la partie féminine... Un peu comme quand il écrit l'autre monologue extérieur, qu'il cite lui-même dans le livre *Ithaque pour toujours* (1997), où ce sont Pénélope et Ulysse qui s'affrontent et où Malerba prend clairement parti pour la logique convaincante de Pénélope.

Ici aussi nous avons deux *cerveaux découverts* dans lesquels l'ironie subtile de l'écrivain plonge impitoyablement son regard. Mais cela ne lui suffit pas encore : ne se contentant pas de la dialectique raffinée et des soupçons échangés par les deux conjoints, de la construction binaire du récit, de la double fiction, qui serpente dans le livre tout entier, Malerba introduit subtilement et en parallèle un *troisième* élément après une cinquantaine de pages. C'est à ce moment-là qu'entre en scène le troisième protagoniste, un roman. Le roman que, avec un titre lui-aussi mensonger, *D.U.* (pour *Déconstruction Urbanistique*), Giano écrit diaboliquement, en cachette de Clarissa, mais sans toutefois l'empêcher de le

trouver et d'y lire, justement, leurs histoires, sous des apparences trompeuses. *Déconstruction Urbanistique* et comment ! Elle, ignare, se retrouve en Marozia, s'y reflète dans la protagoniste et se voit avec ses yeux à lui : « Cela m'embrouille l'esprit de trouver mes pensées et mes comportements réels couchés par écrit » avoue-t-elle. Tandis que lui, diabolique, *construit* tendancieusement des pièges où l'entraîner pas à pas. Jusqu'au final, lui-aussi diaboliquement ouvert et insolite, comme l'imposait l'héritage avant-gardiste. Un livre à l'écriture extrêmement vivante et à la dialectique surprenante, qui déconcerte et fascine jusqu'à la dernière page et qui, comme l'a écrit quelqu'un, est certainement un témoignage exemplaire et enchanteur de ce que la littérature devrait toujours être...

Silvana Cirillo

Clarissa

Un nid d'aigles sur une haute paroi rocheuse. Un aigle à deux têtes arrive en volant et suscite l'étonnement dans la petite communauté. Finalement, quelqu'un s'approche et lui demande :

« Manipulation génétique ? »

« Non, Habsbourg ».

Cette petite histoire, si nue et si crue, m'a été racontée par Johannes Westerhoff, un ami journaliste du *Frankfurter Allgemeine* venu en Italie, à Spolète, assister à un congrès sur les biotechnologies pour son journal, et hébergé pendant deux jours dans notre maison de campagne de Casole, près de Todi. Avant de rentrer en Allemagne, il nous a dit en plaisantant qu'il nous offrait l'histoire en exclusivité.

Depuis ce moment-là, Giano ne perd jamais une occasion de proposer à nos amis l'histoire de l'aigle à deux têtes, qui a du succès pour deux raisons : elle cite un sujet scientifique à la mode et elle chatouille le snobisme historique de l'auditoire. Chaque fois qu'il la raconte, Giano introduit une variante, pas tant dans le schéma narratif, qui est simple et immuable, que dans les éléments du décor. Par exemple, la pluie. Ceux qui écoutent s'attendent naturellement à un retournement de situation en rapport avec la pluie, alors que la chute surgit, sèche comme un coup de fouet.

Avec le temps, Giano s'est rendu compte qu'à cette altitude, la neige est plus logique que la pluie, alors il y a introduit la neige. Certaines fois, il raconte que l'aigle est fatigué (nous ne savons pas encore qu'il a deux têtes, car, dans le récit, il vole au loin), parce qu'il arrive d'un pays lointain

(l'Autriche ?). Giano dit que le secret consiste à créer une attente différente de celle qui conclut le bref récit : la « péripétie », selon Aristote, c'est-à-dire le déroulement d'une scène à l'inverse de ce qui est prévu. De la manipulation génétique à Aristote pour aboutir à une blague (mais Giano m'a interdit de l'appeler blague).

Quatre jours après son départ, nous avons appris la mort de notre ami allemand dans un accident de voiture, sur la route entre Francfort, où il habitait, et Duisbourg, où il allait donner une conférence d'information sur le déroulement du congrès de Spolète, à l'austère Université qui porte le nom de Gerhard Mercator. Consternation absolue à l'annonce de cette mort trop bête, comme toutes les morts sur la route. Pauvre Johannes, mourir après avoir foulé la surface de la terre pendant quarante-sept ans seulement. Précisément à la période la plus intense de son activité et de son succès professionnel. Nous avons envoyé un télégramme, puis un petit mot, à son épouse, que nous savions dévastée.

Combien de temps dure le chagrin pour la mort d'un ami ? Ce sympathique journaliste allemand était plus une connaissance qu'un véritable ami, mais sa mort nous a pris par surprise et nous n'avons pas fait de commentaire, car le silence nous semblait être la meilleure expression de notre douleur. La mort l'avait promu au rang d'ami.

Giano a continué à raconter la petite histoire de l'aigle à deux têtes, avec un sentiment inconscient de gêne puisque sa source s'était évaporée avec la mort. J'écoutais Giano qui paradait encore avec l'aigle à deux têtes et je sentais que l'atmosphère avait changé, il y avait dans mes oreilles la mort bruyante du pauvre Johannes, un fracas de tôles sur l'asphalte nocturne et la voix désespérée d'un homme à l'agonie. J'aurais voulu dire à Giano d'abandonner l'aigle à deux têtes, mais je craignais de le vexer en ayant l'air de lui reprocher son manque de sensibilité. Giano a encore

raconté cette histoire à trois ou quatre occasions et, chaque fois, sous ses mots, j’entendais ce lointain fracas de tôles sur la route entre Duisbourg et Francfort. Mais j’ai fait mine de m’amuser, comme d’habitude, pour ne pas le froisser.

Giano, qui se montre très concentré quand il s’agit de sujets liés à l’urbanisme, matière qu’il enseigne à la faculté d’architecture de Valle Giulia, est extrêmement naïf dans ses rapports humains et mondains. L’occasion de raconter une histoire ou une autre, ou des paradoxes, comme il s’obstine à les appeler, lui permet de contribuer à la convivialité, chez nos amis ou chez nous, et surtout d’éviter les Quatre Politiciens de Merde quand ils apparaissent à la télévision et dans les journaux, étant donné qu’ils provoquent systématiquement chez lui de graves réactions allergiques, une toux convulsive et des troubles respiratoires de type asthmatique contre lesquels, sur le conseil de notre médecin, je garde toujours à la maison, ou dans mon sac quand nous sommes en voyage, une ampoule de Bentelan¹. La cortisone et l’adrénaline sont les seuls remèdes en cas de choc anaphylactique, comme c’est déjà arrivé à Giano un soir où le Premier des Quatre est apparu à la télévision, le torse bombé comme un dindon, « convaincu de faire l’Histoire et non de la Merde », comme l’a dit Giano dans un audacieux raccourci avant de s’évanouir.

Je dois ajouter que, dans toutes les versions, que ce soit sous la pluie ou sous la neige, Giano a su raconter avec élégance l’histoire que j’ai reproduite en quelques lignes. Il réussissait toujours à créer un horizon d’attente par la description de la petite communauté de nobles rapaces, comme s’il avait été présent en personne et qu’il avait assisté à la stupeur des aigles locaux au moment où arrive l’aigle voyageur à deux têtes. La dernière fois, durant un déjeuner

¹ Anti-inflammatoire.

avec des amis architectes, il a même donné des informations sur l'envergure des ailes de l'aigle bicéphale : deux mètres vingt. Selon les manuels d'ornithologie, c'est la taille de l'aigle royal qui, en la circonstance (Habsbourg), aurait droit au titre d'aigle impérial.

À présent, ce pauvre Johannes Westerhoff et l'horrible accident dans lequel il a perdu la vie ont déjà été oubliés par Giano. Pas par moi, qui suis encore hantée par l'obsédant fracas de tôles. Et troublée au souvenir de mes inutiles remontrances sur les cigarettes qu'il fumait continuellement, deux paquets par jour de Marlboro assassines. Je m'inquiétais pour ses poumons, pauvre cher Johannes.

Giano est heureusement distrait, je veux dire que sa distraction n'a jamais causé de tort ni à sa personne ni aux personnes qui le fréquentent. Avant-hier soir, chez des amis qui sont des ayatollahs de l'architecture (que je déteste autant qu'ils détestent tout ce qui est ancien), il était sur le point de raconter l'histoire de l'aigle à deux têtes pour la deuxième fois. Je lui ai lancé un signal d'alarme silencieux, les sourcils froncés et le regard torve. Giano a immédiatement compris et a changé de sujet. Bon, n'allez pas vous imaginer pour autant que Giano est idiot. C'est seulement un incorrigible naïf, ça oui.

Je l'appelle Giano, au lieu de Gianantonio, depuis que nous nous sommes mariés, il y a une vingtaine d'années, vingt-deux pour être précis, et désormais tout le monde l'appelle Giano, même à l'Université. Les mauvaises langues disent qu'inconsciemment, j'ai affublé mon mari du nom du dieu romain à double-face à cause de sa soi-disant dualité de caractère et de comportement. N'importe quoi, ce diminutif est tout à fait fortuit et innocent, induit par la contraction du prénom Gianantonio, déposé sur son front à sa naissance. Tant de conjectures sur un prénom. « Appelle-le Giano », me suis-je dit sans trop y réfléchir.

Voilà pourtant que l'histoire de l'aigle à deux têtes s'est fichée comme un clou dans l'équilibre imparfait sur lequel repose notre mariage. J'ai dit « imparfait » volontairement, parce que nous évitons, aussi bien Giano que moi, de fouiller dans les secrets et les clous que chacun de nous garde précieusement en lui et qui, s'ils remontaient à la surface, pourraient provoquer une catastrophe. Le mensonge est notre salut. Simple manutention du mariage. Parfois je me mens aussi à moi-même, c'est presque un exercice de yoga qui me soulage de la présence rugueuse et oppressante de la réalité.

Par exemple, j'ai tout fait pour effacer de ma mémoire une liaison entre Giano et Patricia, la veuve insatiable d'un de ses collègues, qui conservait un certain nombre de dessins et de documents de son mari. Elle voulait savoir s'il était possible de les publier quelque part, par exemple dans la revue *Diagonale* éditée par la Faculté d'Architecture, et si Giano pouvait, au moins, l'aider à les cataloguer. Giano se plaignait auprès de moi de cette enquiquineuse, mais il ne pouvait pas dire non à la pauvre veuve. Sauf qu'entre-temps, la pauvre Patricia l'a mis dans son lit, comme je l'ai ensuite appris par une amie qui avait recueilli les confidences de cette salope. Deux mois de sexe l'après-midi, de quinze à dix-sept heures. Encore deux autres mois, non plus à la bibliothèque de Palazzo Venezia, mais de nouveau chez Patricia, piazza dei Mercanti, dans le quartier de Trastevere, au troisième étage d'un bâtiment ancien particulièrement délabré. Des cornes quotidiennes, une véritable corne d'abondance sexuelle. Qui sait, tout pourrait être inventé, c'est peut-être un perfide commérage. « Ne fouille pas, me suis-je dit, laisse les choses aller comme elles vont, c'est-à-dire plutôt mal ».

Les jours où Giano est occupé par ses cours à Valle Giulia, je n'hiberne pas à la maison. Avant tout, je sens dans mes

chaussures l'envie de sortir dans la rue, elles me poussent vers la porte. Je sors et je me promène en ville, au hasard. Une exposition, un peu de lèche-vitrines via Frattina, un passage au supermarché, parfois un film dans un cinéma du centre, le Capranica ou le Quirinetta, une glace piazza Navona ou au Panthéon. J'aime aussi flâner dans la ville, d'un pas alerte et léger, en recherchant les coins ombragés l'été, évitant les pavés disjoints pour épargner mes talons. Je connais par cœur l'état des *sampietrini*² des rues de tout le centre historique. À éviter absolument : via Giustiniani, piazza dei Caprettari, via Tor Millina et via Arco della Pace. J'ai laissé un talon au Trastevere, entre deux *sampietrini* de la via San Francesco a Ripa. Il faudra que je me résolve enfin à porter les Superga jaunes extra-plates que m'a offertes Zandel, architecte (j'hésite un peu à cause de ma taille médiocre – un mètre soixante-deux – qui est avantagée par les six centimètres de mes talons quotidiens).

Je suis retournée via San Francesco a Ripa, qui est pour moi la plus belle rue du Trastevere, avec sa magnifique placette et son église comme toile de fond au bout de la rue, pour chercher un magasin de produits biologiques. Je voulais acheter une sauce soja biologique pour remplacer la Kikkoman, composée sans aucun doute de soja OGM. Je n'ai pas trouvé le magasin biologique, mais j'ai retrouvé mon talon encore là, coincé entre deux *sampietrini* après plus d'un mois. Je me rappelle que ce jour-là, devenue boiteuse, en cherchant un taxi j'avais interrompu mon vagabondage dans ce coin du Trastevere, où j'ai compris que j'aimerais habiter. Comme cette rue est aérée, comme elle est lumineuse. Il est déjà question d'un projet de nouveau pavage, comme ça je n'aurai plus peur pour mes talons.

Je me suis lassée de mon appartement via del Governo

² Nom (dérivé de Saint Pierre) des pavés romains.

Vecchio depuis que s'est formée, autour du prestigieux Café della Pace, une jungle d'établissements fréquentés par la plus bruyante des faunes nocturnes. Mais ce talon, ce talon resté planté entre les *sampietrini* de la via San Francesco a Ripa pourrait être un signe du destin qui m'appelle dans ce quartier. Je vais commencer à parler à Giano de l'idée de nous installer dans ce coin. Un talon resté planté juste là doit bien signifier quelque chose, vous ne croyez pas ?

Trop de souvenirs pèsent sur l'appartement de la via del Governo Vecchio, et beaucoup de poussière. Il arrive un moment où vous dites stop et où vous aimeriez déménager. Les déménagements renouvellent la vie, un brassage salutaire de neurones et d'hormones. Je sors de la maison toujours volontiers, parfois en courant, sans raison. Quand je suis de bonne humeur, j'ai l'impression de marcher en descente, mon pas est léger comme si j'avais des ailes à mes chaussures, tel le dieu Mercure. Quand mon pas se fatigue et que toutes les rues sont en montée, je me demande si je suis de mauvaise humeur et je me réponds à moi-même que oui, je suis de mauvaise humeur. Des raisons, j'en ai à revendre. Je vous prie de me croire, quand je dis que je suis de mauvaise humeur, je n'exagère pas.

Il arrive souvent que je rencontre une amie dans les rues du centre-ville, car depuis plus de vingt ans, beaucoup trop longtemps, Giano et moi habitons au dernier étage d'un vieil immeuble dans la via del Governo Vecchio, ici, dans le quartier Parione, dont le centre mondain se trouve sur la piazza Navona et le centre des commerces de luxe sur le Campo dei Fiori.

Une rencontre extra-muros. J'ai rencontré Valeria à une exposition de Tamara de Lempicka à l'Académie de France, à la Trinité des Monts. Nous nous sommes retrouvées toutes les deux par hasard face au même tableau, saisies d'admiration pour cet homme en manteau, un chapeau sur la tête,

accoudé à une luxueuse automobile couleur miel, avec un capot et de grands phares en forme de museau. Il pouvait s'agir d'une Isotta ou d'une Fraschini. Non seulement la voiture, mais aussi le manteau en poil de chameau, le chapeau mou et surtout le visage de cet homme à la moustache grise et épaisse portaient très clairement la marque des années Vingt.

« Voilà un homme qui me plaît », ai-je pensé, « ou plutôt qui m'aurait plu si j'avais vécu dans ces années-là ».

Les yeux grands ouverts sur le tableau, j'ai rêvé d'une course romantique en compagnie de cet homme, à bord de son Isotta Fraschini vrombissant sous le soleil à travers la campagne toscane. Les kilomètres italiens filent à toute vitesse au milieu des vignes et des allées bordées de cyprès, l'air vivifiant me caresse le visage, et finalement, l'arrivée sur une colline, dans une villa au milieu des arbres qui nous accueille, la porte grande ouverte ; et là nous entrons en courant et montons les escaliers, emportés par le désir, nous arrivons dans la grande chambre, nous nous jetons sur le lit et nous faisons l'amour en criant comme deux mammifères déchaînés.

À mes côtés, coude à coude, à l'Académie de France, il y avait une jeune femme, immobile et silencieuse, sous le charme, elle aussi, du même tableau, sûrement perdue dans les mêmes pensées amoureuses (devant ce tableau j'ai trompé Giano avec ce fantastique exemplaire de l'homme des années Vingt, moustache grise et manteau en poil de chameau). Je me retourne brusquement vers elle et elle aussi se retourne vers moi. C'est Valeria. Nous nous connaissons depuis une éternité, mais nous ne nous sommes jamais fréquentées, seulement des rencontres occasionnelles comme celle-ci. Divorcée après un an de mariage, Valeria a mené depuis une vie de libertinage et, aujourd'hui encore, à plus de quarante ans, elle se consacre volontiers à de copieux

rendez-vous de recyclage érotique, de récupération d'anciennes liaisons, et on dit qu'elle ne perd jamais une occasion avec tous les hommes qui passent à sa portée, peu importe qu'ils soient libres ou mariés. De préférence, quand elle le peut, des hommes plus jeunes qu'elle. Selon l'opinion commune, c'est une charmante traînée.

Alors nous avons échangé quelques impressions, notre enthousiasme partagé, moins pour les tableaux quelque peu stéréotypés que pour les hommes des années Vingt, purléchés avec amour par Lempicka. Ayant épuisé le sujet, nous n'avions rien d'autre à nous dire et, tout à coup, je ne sais sous quelle obscure impulsion, j'ai demandé à Valeria si elle connaissait l'histoire de l'aigle à deux têtes. Brève et à effet immédiat, parfaite pour les occasions mondaines.

« Je la connais, » m'a-t-elle répondu « très drôle ».

« C'est bizarre qu'elle la connaisse » me suis-je dit, et je lui ai demandé qui la lui avait racontée.

Valeria a eu un moment de panique, puis s'est reprise.

« Un ami allemand, il y a quelques jours ».

« Alors, lui ai-je demandé, tu connaissais peut-être Johannes Westerhoff ? »

« Non, qui est-ce ? »

« Celui qui nous l'a racontée, à nous, un journaliste du *Frankfurter Allgemeine* ».

« Non, je ne le connais pas. Celui qui me l'a racontée, à moi, est un agent de la Deutsche Bank que j'ai rencontré à Todi, chez des amis ».

À l'embarras de Valeria et à sa hâte d'interrompre le dialogue et de s'en aller, j'ai compris qu'elle mentait. Pourquoi mentait-elle ? Mais c'est évident, parce que cette histoire, c'est mon mari qui la lui a racontée et que, naturellement, il s'est bien gardé de me dire qu'il avait vu Valeria. S'il m'a caché cette rencontre avec Valeria, que dois-je penser ? Le pire. Mais, attention, je ne dois pas me laisser envahir par

les pires sentiments de jalousie. Il est possible que Giano la lui ait racontée au téléphone, à moins que ce ne soit, à juste titre, l'agent de la Deutsche Bank, pourquoi pas ?

« Du calme, » me suis-je dit « du calme, Clarissa ».

« Nous ne parviendrons jamais à savoir, Giano et moi, où en sont nos tromperies réciproques, parce qu'il n'y a pas de dialogue entre nous sur le sujet (Luccio, je ne veux pas le mentionner). Ça a fonctionné pendant vingt ans, dans une tolérance compacte et résidentielle, et nous ne pouvons certainement pas, après tout ce temps, commencer une autocritique et tout nous lancer au visage comme certains amis de notre génération qui ont tous très mal fini, entre crises de nerfs et avocats. Giano et moi sommes désignés comme un modèle de mariage réussi et nous ne pouvons pas décevoir le monde entier ».

